

1
Yanka l'ourse

On m'appelle Yanka l'ourse, non pas à cause de l'endroit où j'ai été trouvée – seuls quelques-uns connaissent cette histoire –, mais parce que je suis très grande et très forte.

Je domine en taille tous les autres enfants de douze ans ainsi que la plupart des adultes et je suis plus forte que quiconque, même les coupeurs de glace et les bûcherons et les quelques chasseurs qui ont le courage de pénétrer dans la Forêt blanche.

Notre village, situé à la lisière sud de la forêt, compte une centaine d'habitants. En ce moment précis, ils sont tous massés sur la place pour préparer le carnaval qui aura lieu demain.

La neige étincelle, on sent de l'excitation dans l'air. Cela fait plus de six mois que le village est prisonnier du froid féroce de l'hiver. Mais demain c'est le début du Grand Dégel. Le Grand Fleuve gelé va se libérer de la glace, et la Forêt blanche va perdre son manteau blanc. Je vais pouvoir retourner me promener sous le vert tout neuf des arbres, sans aller

bien loin car, sinon, Mamochka s'inquiète. Mais la seule pensée de me tenir sous un saule qui se balance ou un sapin qui chuchote me fait frissonner de bonheur.

Je traverse la place du village. Des gens m'interpellent pour que je vienne les aider. Je maintiens en place des poutres que les charpentiers assemblent pour construire l'estrade où se déroulera le spectacle. J'en aide d'autres à ficher dans le sol gelé les grands mâts du concours d'escalade. Je hisse des traîneaux grinçants, chargés de blocs de glace depuis le fleuve. C'est avec ces blocs que l'on bâtit la forteresse de glace : elle est déjà aussi haute que la mairie du village, mais les enfants continuent à en escalader les murailles scintillantes pour les construire encore plus haut.

J'arrive enfin au centre de la place où Sacha, mon meilleur ami, entasse du bois pour le grand feu de joie du carnaval. J'agite la main en souriant.

– Salut, Sacha !

– Salut, Yanka !

Il me rend mon sourire sous son gros bonnet de fourrure. Nous sommes devenus amis le jour où que je l'ai sorti d'un buisson d'orties, quand j'avais trois ans et lui cinq. J'avais soulagé ses piqûres en les frottant avec des feuilles de plantain et je lui avais demandé de grimper dans un arbre avec moi. Mamochka dit que ce sont les premiers mots que j'ai prononcés.

Sacha est aussi longiligne qu'un héron. Jusqu'à cet hiver, nous avons toujours grandi au même rythme mais, depuis ma dernière poussée de croissance, je le dépasse d'une tête.

Je n'avais jamais imaginé que je deviendrais aussi grande et je ne sais pas si je m'y habituerai un jour.

– On le transporte ensemble ? me demande Sacha en soulevant l'extrémité d'un long rondin.

– Je peux y arriver seule.

Je le hisse d'un coup sur mon épaule, et mes pieds s'enfoncent plus profondément dans la neige. Sacha en ramasse un plus petit. Nous nous dirigeons d'un même pas vers la pile de bois. Vania, le plus jeune cousin de Sacha, se précipite vers nous, les bras chargés de petit bois. Il me regarde avec admiration, les yeux écarquillés.

– Tu es aussi forte qu'une ourse, Yanka.

Je dépose avec un sourire mon rondin sur le tas de bois. Cela ne me dérange pas que l'on compare ma force à celle d'une ourse. Pas vraiment. Mais cela me rappelle combien je suis différente, et pas seulement en taille et en force.

Tous les autres villageois sont nés ici, ainsi que leurs parents et leurs grands-parents avant eux. Ils portent des manteaux de fourrure hérités de leurs aïeux, ils dorment sous des couvertures tricotées par leurs aïeules. Mais moi, je ne sais pas où je suis née, ni qui sont mes véritables parents, ni comment j'ai atterri dans la grotte d'une ourse. Le fait de ne pas savoir me donne l'impression d'avoir un creux en moi qui s'élargit un peu plus chaque année.

Je hisse un nouveau rondin sur mon épaule et repousse ces pensées hivernales. Le tas de bois devient vite aussi haut que moi, et je souris en imaginant la chaleur que le feu de joie dégagera demain.

Le bonnet à la main, les cheveux emmêlés pointant dans toutes les directions, Sacha rigole en compagnie d'un groupe d'enfants qui viennent de redescendre de la forteresse de glace. Je les reconnais tous puisqu'il n'y a qu'une vingtaine d'enfants au village et une seule et même école depuis toujours. Je n'ai donc pas de raison de me sentir gauche quand je suis avec eux, mais je trébuche en m'approchant, puis je souris nerveusement. Personne ne semble le remarquer, peut-être parce qu'ils sont occupés à faire des projets pour demain, ou peut-être parce que je les domine de ma grande taille. J'essaie de rentrer la tête dans les épaules et de plier les genoux, mais je ne m'intègre toujours pas au groupe. Je me sens comme un coucou dans un nid de roitelets.

Le ciel gris pâle s'assombrit, et la froidure rend l'air mordant. L'hiver a beau toucher à sa fin, la douceur du printemps est encore bien lointaine. Il en va toujours ainsi : la neige qui fond au soleil gèle de nouveau à l'ombre, et les nuits sont glaciales. Un bouvreuil volette si près de moi que je sens ses plumes me frôler la joue, puis il s'élève et s'éloigne vers la forêt. D'ici, je ne vois que la cime dénudée de quelques arbres, mais on dirait de grosses cordes qui tirent sur mon cœur. J'ai déjà presque atteint le sommet de la colline qui surplombe le village quand je m'aperçois soudain que je me suis éloignée du groupe d'enfants. Sacha me rattrape et me donne une bourrade.

– C'est pourquoi, ça ? je lui demande.

Je lui rends sa bourrade le plus doucement possible, mais je le fais quand même tituber.

– C'est pour avoir essayé de prendre de l'avance. (Il sort des lames qui se fixent sur ses bottes pour les transformer en patins à glace.) On fait la course jusque chez moi ?

– D'accord !

Je ressens une bouffée d'excitation qui retombe aussitôt – je me souviens pourquoi je ne porte pas mes bottes de patinage. J'en ai déjà eu trois paires cet hiver qui sont successivement devenues trop petites, je ne peux pas en réclamer une de plus. Je suis effrayée de la rapidité avec laquelle j'ai grandi, beaucoup plus vite que les années précédentes, au point d'en avoir des douleurs aux jambes. Je fouille dans mes poches et soupire :

– J'ai oublié mes lames.

– Encore ? gémit Sacha.

– Ce n'est pas grave, vas-y sans moi.

Une couche de glace recouvre le chemin jusqu'à sa maison, puis jusqu'à la porte de celle que j'habite avec Mamochka. Je sais qu'il adore patiner, gracieux comme une hirondelle en vol. Mais il n'accroche pas ses lames et me dit :

– Passons plutôt par la forêt.

Il s'élance vers le vieil orme noueux dans lequel nous grimpions lorsque nous étions petits. Derrière l'arbre démarre un sentier qui serpente parmi les arbres et rejoint nos jardins en faisant une grande boucle. C'est le chemin que j'ai toujours préféré pour rentrer chez moi, et Sacha le sait. Une douce chaleur m'envahit : il est vraiment le meilleur des amis.

Pénétrer dans la forêt, c'est comme entrer dans un autre monde. Les arbres sont hauts, si hauts que j'ai l'impression